

UNIVERSITÉ DE FRANCE

ACADÉMIE DE BORDEAUX

ÉCOLE SECONDAIRE DE RIBÉRAC

Distribution des Prix

(Année 1860-61)

ALLOCUTION DE M. L. TARDAT.



RIBÉRAC

IMPRIMERIE ET LITHOGRAPHIE C. DELECRO

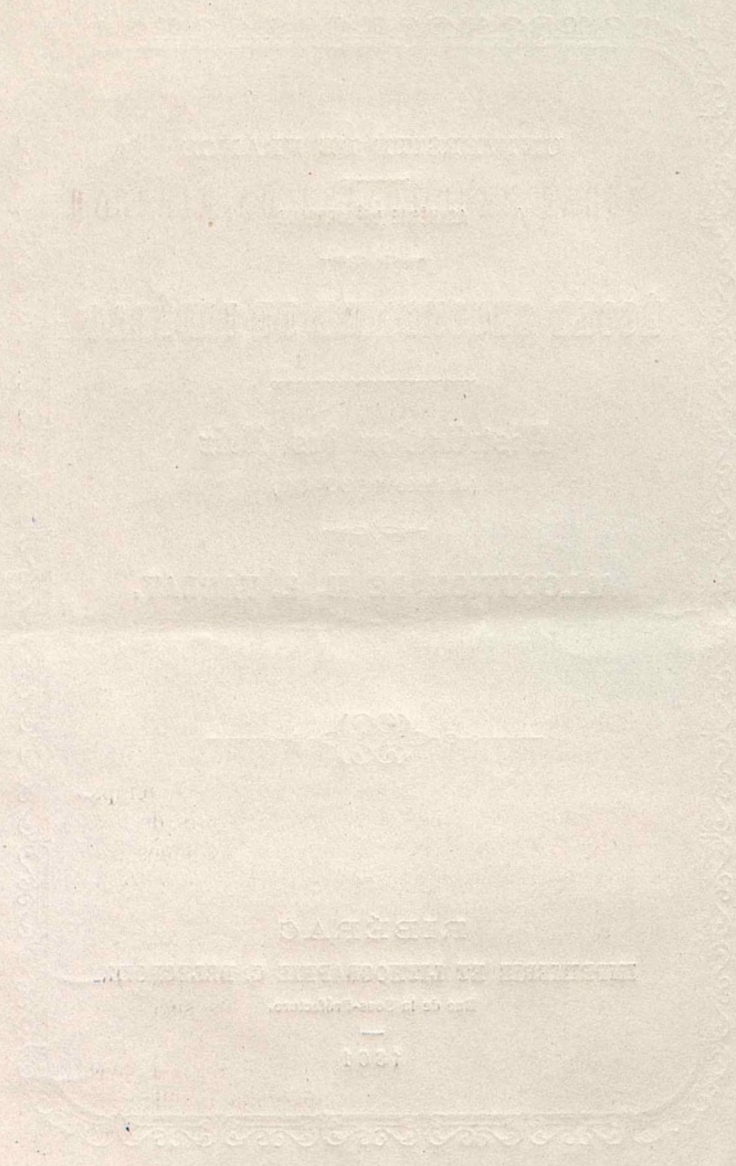
Rue de la Sous-Préfecture.

1861



Z

18
20



THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY



THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY

1931

*Projet de Prix
Ribérac 1861*

UNIVERSITÉ DE FRANCE. — ACADEMIE DE BORDEAUX.

ÉCOLE SECONDAIRE DE RIBÉRAC

DISTRIBUTION DES PRIX

(1860 - 1861)

Allocution de M. Léonce Tardat.

PZ 2700

JEUNES ÉLÈVES,

Au moment où vous allez quitter le collège, quelques-uns d'entre vous pour lui dire un éternel adieu, les autres pour revenir, après le temps nécessaire du repos, reprendre le cours de vos études, je vous dois : aux premiers quelques paroles de regret, aux autres quelques conseils, à tous les félicitations de vos maîtres.

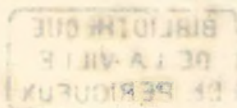
Depuis longtemps vous étiez habitués à entendre à pareil jour une voix aimée, et surtout plus éloquente que la mienne, proclamer vos succès et vous distribuer les affectueux conseils d'une paternelle sollicitude. Trop tôt pour vous, il a payé son tribut à la mort, cet homme d'une intelligence si élevée, d'une si vaste érudition, qui s'était

BIBLIOTHÈQUE
DE LA VILLE
DE PERIGUEUX

consacré sans réserve à l'enseignement des enfants de cette contrée. Vous l'avez pleuré comme un père, et les regrets qu'il a laissés parmi vous proclament assez haut comment il savait éclairer vos esprits et diriger votre cœur. A un souvenir si douloureux vient se mêler cependant un sentiment qui n'est pas tout à la tristesse : vous touchiez au terme de vos efforts et de vos travaux ; des couronnes vous attendaient, juste récompense d'une lutte de dix mois..... Ce que vous portâtes dans vos familles, ce ne fut pourtant pas des couronnes ; vous aviez voulu les changer en cyprès ! La fête riante et animée du collège céda sa place à la fête paisible et intérieure de l'âme, et votre ambition si légitime eut une satisfaction complète dans la conscience d'une belle action, d'un noble élan du cœur. Et cela est si vrai, que chacun d'entre vous, j'en ai la conviction, a déjà dit à son heureuse mère ce qu'aujourd'hui je vous dis en public.

Vous n'oublierez jamais un tel maître ; et moi, comme vous son élève, plus tard son collaborateur et son ami, c'est en m'inspirant de ses sages doctrines, et m'efforçant d'imiter son zèle et son dévouement, que je réclamerai une part de l'affection et de l'estime dont vous l'avez toujours entouré. C'est à ce but que doivent tendre et que tendront toujours tous mes efforts, toute mon activité.

Il y avait à réfléchir avant de réclamer la succession d'un si éminent professeur ; et cependant je l'ai fait sans hésiter et j'ai eu foi en moi, bien persuadé de ce que peuvent une volonté ferme unie au sentiment du devoir. En sollicitant la direction de cet établissement, loin de me dissimuler la gravité



et la délicatesse de la tâche, je l'avais parfaitement envisagée, j'en avais mesuré toute l'étendue. Depuis bien des années, ne vivant qu'au milieu d'élèves, je savais mieux qu'un autre tout ce qu'il faut de fermeté et de douceur, d'activité et de patience pour obtenir d'heureux résultats. S'il ne s'agissait que d'ordonner, défendre, châtier, prouver qu'on est maître d'eux à des élèves turbulents, notre besogne serait toute simple; on aurait bien moins à se préoccuper. Mais la profession de l'instituteur réclame plus que cela et est autrement difficile : le zèle, un dévouement sans bornes, ajoutez-y même l'étendue des lumières, tout cela ne suffit pas. Il faut qu'à toutes ces qualités indispensables il se joigne l'aptitude à l'enseignement, un certain talent spécial, certaine grâce d'état, en un mot, par laquelle, de bon cœur et même avec agrément, on peut remplir une tâche qui en présente si peu. A cette seule condition on donnera du goût à l'étude; alors on peut, sans les rebuter, faire suivre à de jeunes intelligences un chemin rude d'abord et pénible à gravir, au terme duquel on recueille la science : tandis qu'à côté s'en présente un autre, qu'on choisirait si volontiers, souriant par la douceur de la pente, attrayant par la brièveté du trajet, mais qui conduit à la médiocrité.

Parfaitement édifié sur la manière dont je devais répondre à la confiance des familles et à leurs justes exigences, je n'ignorais pas avoir à payer, à M. le Maire d'abord, et aux autorités de la ville une dette de reconnaissance qui me rendait encore plus sacré l'accomplissement de mon devoir. Eclairé de la sorte sur mes obligations, je me suis

senti plein d'ardeur à les remplir, et voici pourquoi, dès le principe, j'ai cru au succès.

N'ai-je pas trop compté sur moi, trop présumé de mes forces? L'année qui vient de s'écouler a-t-elle porté ses fruits, je dois le croire : car nous nous sommes étudiés avec conscience à rechercher et à mettre en usage les méthodes qui nous ont paru les meilleures; et l'ordre, principe et base des bonnes études, a toujours régné dans cette maison. Si un satisfaisant état de choses s'est établi, si mes espérances se sont réalisées, et que je sois assez heureux pour obtenir, moi aussi, ma récompense, qui est le suffrage des personnes qui m'entendent, j'ai assez de modestie pour ne pas m'en attribuer uniquement le mérite. J'ai eu le bonheur de rencontrer dans des maîtres savants des collègues tellement pénétrés de l'importance de leurs fonctions, qu'on a pu se demander souvent lequel de nous était le plus particulièrement intéressé aux succès de l'établissement. Il en est un d'entre nous que depuis bien longtemps les familles savent aimer et apprécier, et qui puise dans l'amour de son état une énergie, une activité dont, seuls, ceux qui le connaissent, ont le droit de ne plus s'étonner. Ce professeur, jeunes élèves, pour qui les progrès de sa classe sont l'incessante préoccupation, que vous chérissez tous, parce qu'on ne peut le connaître sans l'aimer, qui réunit toutes les qualités qui font aimer l'homme dans le professeur, vous l'avez déjà tous nommé. Est-il nécessaire de dire que j'ai parlé de M. Martin. Et cet hommage, je ne le lui rends pas avec la prétention d'augmenter une réputation depuis si longtemps établie, je remplis seulement

un devoir ; je dois, en présence de tous ceux qui le connaissent, le remercier du concours loyal et efficace qu'il me prête.

Et maintenant, si tous, dans une entente intelligente nous sommes arrivés à bien faire ; si les études latines sont à leur véritable hauteur ; si, dans l'enseignement professionnel, rendu plus pratique, les élèves sont à même de trouver les éléments de tout ce qui leur est utile, la religion aussi a eu sa large part. La religion, cette chaîne qui lie les hommes entre eux, et les hommes à Dieu, doit tenir le premier rang dans un enseignement bien compris. Sans elle, jeunes élèves, quels que fussent vos succès, vous seriez comme des arbres couverts des fruits de la saison, auxquels manquerait cette parure de feuilles s'agitant autour de leurs rameaux, et qui offrent un abri au fruit et à l'œil un aspect agréable. Qui, plus que cet aumônier plein de cœur, dont vous écoutez toujours avec bonheur les leçons, aurait pu, en vous l'expliquant d'une manière si touchante et si persuasive, vous faire aimer la religion, et rattacher les élans de votre âme, au principe duquel tout émane ? Tout cela est dû à M. le Curé de Ribérac, auquel je ne saurais trop témoigner ma reconnaissance. Non content d'attacher un aumônier à ce collège, il a cherché toujours à lui donner du relief. Grâce à lui, Mgr l'Evêque de Périgueux est venu parmi vous porter lui-même ses bénédictions et ces affectueuses paroles que vous n'avez pas oubliées. Une si flatteuse visite ne saurait être attribuée qu'au bien qu'a dit de nous celui qui, dans l'arrondissement, représente Sa Grandeur.

J'ai beaucoup parlé de nous et de ce que nous avons fait : mais ne devais-je pas à cette assemblée un compte de ma gestion. Qu'on ne croie cependant pas que j'aie voulu par là faire entendre que nous ayons opéré des prodiges, et que de chaque élève nous ayons obtenu ce qu'on était en droit d'attendre de ses heureuses dispositions. Ce serait trop mal à propos venir moi-même me donner de l'encens et, par ma faute, maladroitement me créer une fâcheuse réputation d'optimiste. Je craindrais trop qu'on ne vint me dire : *Vous êtes orfèvre, monsieur Josse!*.. Que tous nos élèves, sans distinction, aient été après à l'étude, c'eût été un trop heureux privilège de cette maison. N'y a-t-il pas eu quelques péchés à l'endroit du travail et de l'émulation ? Mon Dieu si, je le déclare, malgré nous et nos *pensums*. Mais ce que nous aimons à dire, c'est que, dans cette catégorie, vient se grouper le bien petit nombre. Et ceux-là même regrettent le temps perdu et sont bien résolus à le réparer.

Voyez donc vous-même, jeunes élèves, quel est le prestige du travail. Dans vos relations de chaque jour, quels sont les plus recherchés, les plus écoutés d'entre vous ? Ce sont ceux qui tiennent le premier rang dans leur classe. Dès à présent vous les respectez ; malgré vous, vous subissez l'influence de leur valeur, parce qu'ils marchent courageusement et en droite ligne à leur but, la conquête du savoir.

Un jeune Grec, partant pour l'Égypte, demandait à son père ce qu'il pourrait amasser pour mieux lui plaire : « Des richesses, dit le père, qui, avec

vous, échappent au naufrage; car les richesses des hommes changent sans cesse de maîtres, et, comme au jeu de dés, ne font que passer des uns aux autres. » Ces richesses, qui ne se perdent pas, que le sort ne peut pas nous ravir, c'est ce que vous venez chercher au collège, c'est le savoir. Il ne nous vient pas de la nature, c'est un don de l'étude (*). Plus qu'au fils de Bias, il vous importe d'en faire une abondante provision. Dans le monde contemporain, des hommes peuvent fort bien, à raison du plus ou moins d'instruction, se trouver à plus d'un siècle de distance. A notre époque, et c'est justice, le mérite seul établit la distinction; nul n'arrive à rien que par le travail et la supériorité. Vous serait-il permis, dans un siècle où l'activité déborde, de sacrifier à la paresse! Oh! vous regretteriez trop amèrement les heures de mollesse et d'inertie. De même qu'au collège vous vous seriez contentés des dernières places, de même dans le monde vous seriez relégués aux derniers rôles.

Mais je fais sans doute trop durer un discours qui devra tout son mérite à mon auditoire, et je vais terminer. Tout à l'heure seront distribués ces prix, flatteuse attestation du travail et du mérite. Ces récompenses doublent de valeur par l'éclat que vient ajouter à cette solennité la présence de vos familles et la réunion de toutes les personnes qui ont droit à vos respects. Oui, toutes ces personnes considérables, qui ont voulu aujourd'hui venir vous couronner, s'intéressent à vos succès; tout ce que

(*) HOR. *Ep.* à *Lollius*.

vous connaissez de haut placé s'intéresse à vous. N'avez-vous pas vu M. le Sous-Préfet venir vous visiter, s'assurer de la manière dont vous receviez l'instruction, et pour vous prouver le prix qu'il y attache, décerner lui-même un prix au plus méritant.

Que la répartition des prix que vous allez recevoir, sans décourager aucun d'entre vous, vous soit un utile enseignement. Ces luttes du collège vous font pressentir celles de la vie, où toujours, comme ici, vous trouverez des concurrents. Dès aujourd'hui, sachez-le bien, vous avez des devoirs ; ce que vous vous devez, ce que vous devez à vos maîtres et à vos parents se résume en ces mots : *travailler, vous instruire !* Faites-le, c'est le moment ; et quand plus tard la patrie viendra réclamer ses droits sur vous, vous vous présenterez bien préparés et dignes d'elle.

Si, comme on dit : *noblesse oblige*, vous avez tous votre titre de noblesse, car vous êtes Français. Oh ! ne l'oubliez pas, et que ce soit votre plus puissant stimulant ! Dans cette France où vous êtes nés, élevée aujourd'hui si haut par la sagesse de l'Empereur ; dans cette nation reine par l'intelligence, par conséquent reine du monde, nous qui avons mission de vous former et de vous instruire, ceux qui vous ont confiés à nous, hâtez-vous de nous distancer. Déjà, nous sommes le passé, et vous, songez-y bien, vous êtes l'avenir.

